

Rien ne presse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Toast

prononcé par l'auteur, le 25 janvier 1906, à Tivoli, à l'occasion d'une réunion d'amis.

A mon tour, citoyens, je veux lever mon verre,
Où perle le nectar sacré de nos coteaux.....
Je veux porter mon toast à celle que vénère
Tout fils de ce pays si beau !...

A Lausanne, la ville aux anciens privilèges,
Aux chemins tortueux, pleins d'imprévus détours.
A ses quartiers obscurs que domine et protège
Notre-Dame aux gothiques tours.

A son château massif dressant sa silhouette
Originale et grave au haut de la Cité.
A ses vieilles maisons que hantent les chouettes,
A sa fière université !

Aux coquettes villas émergeant des bocages,
D'où montent, au printemps, les souffles attiédés....
Aux jardins enchanteurs..... et jusqu'aux marécages
Des plaines mornes de Vidy.

A son port sillonné d'esquifs aux blanches voiles
Glissant sur le miroir argenté du Léman ;
Où viennent se baigner les timides étoiles
Qui scintillent au firmament.

O Lausanne ! O cité rustique et pittoresque,
Etageant en gradins ses hôtels somptueux !...
Tes fils ont conservé l'esprit chevaleresque
Qui fut la force des aïeux.

Lausanne ! Coin béni de ma première enfance !
Douce évocation des rêves du printemps !...
Oasis bienfaisante où mon adolescence
Aime à retrouver ses vingt ans !

Comme le voyageur regagnant son village
Après avoir couru tout le vaste univers,
Je reviens dans tes murs, comme en pèlerinage,
Et je me moque des hivers !...

Aussi, levant mon verre où mousse en nappe blonde
Le vin qui coule à flots de nos fameux coteaux,
Je veux porter mon toast à la nature, à l'onde,
Au soleil d'or, au vieux drapéau !...

Au palais grandiose, à la simple cabane
Où les fils de la veuve ont gardé le cœur haut,
A mon pays natal, à ma ville, à Lausanne,
La perle du canton de Vaud !...

Yvonand, 28 janvier 1906.

H.-L. Bory.

Dieu voulant.

M^{me} venait de perdre sa femme.

« J'ai acheté, dit-il, une concession au cimetière. J'y fais construire un caveau et, si Dieu me prête vie, j'espère bien m'y faire enterrer à côté de ma chère défunte. »

Lè djù dâi z'auto iadzo et cliiau d'ora.

Dite mè vâi, vo z'auto que vo z'âi coumenii lâi a dza grantenet, vo rappelâ-vo à quie on s'amusâve âi saillâte dâi z'ècoule, quand vo z'îra oncora boutte? Rassoveni-vo vâi. Quand lo régent l'avâi de : « Vous pouvez sortir », on tractive tant qu'on pouâve éteindre dèfro et pu lo derrâi que l'ètai dè couôte lo rio ie dèvessâi accrotsi lè z'auto ein lau foteint trâi coup de poeing su la rîta ; lâi desâi ein mîmo teimps : pourri ! Faillâi lo vère corre et trère la leinga d'on pî. L'è cein que retsâudâve tandu l'hivè. On l'appelâve : *lo derrâi su la pllièce*. Aprî, po sè reposâ onna vouarba on fasâi âo bocan, iô faillâi châota per dessus on auto que sè clinâve on bocon... Hardi ! haup !... on s'appouyîve avoué lè man su sa rîta et pu... zoup ! ein amont ! L'è qu'on îre vi dein clii teimps ; crâïo adî qu'on arâi cailli lo tillotâ de la tiura se on avâi voliu, on châotâve quemet dâi bocan. Dâi coup on fasâi âo *cavalier mal monté*. L'è clii-que que no dègroumelhîve ! Sè djuvessâi ion à cambelion dessus on auto et pu ne faillâi pas laissî corre 'na pauma qu'on camerardo accouillèssâi. On iadzo reintra à l'ècoula, ein atteindeint que lo régent sâi rarrèvâ, po cein que fasâi lè dhiz'hâore dein son pâilo, crâ ! vito on

djuvivo âi *boton*. On ein accouillèssâi ion contro la mouraille et se tsesîve à onna pidâie d'on auro, stisse on pouâve lo robâ. Mâ, se on îre petit craset, faillâi pas djuvi avoué lè gros, on ètai su de sè fère dèpeli, cà ie fasand dâi grante pidâie. Quand on avâi pe min de boton, on fasâi pas tant de cliiau z'hîstôire : on trèssâi lè boton dè sè tsausse et on fasâi teni sè bretalle avoué dâi motsette âo bin on vilhò cliiou. Mimameint dâi iadzo on îre d'obedzi de copâ lè boton âo moultion de noutron père tandu que fasâi la reposâie. Ah ! clii djù, on ètai einradzi aprî !

Et âi vesîte d'ècoula, vo rappelâ-vo ? On allâve 'pè vè lo cemètro et on fasâi âo riond avoué lè fèmmelle. Faillâi no z'oure, guiè quemet dâi quinson, on medzîve dâi z'âo et on tsartâve :

Tout là-haut sur ces rochers
Y avait un doux berger
Qui disait dans son langage
Qu'y voulait se marier.
Doux bergers, entrez en danse,
Regardez comme l'on danse,
Et puis vous embrasserez
Celle que vous aimerez.

Ètai-te pas galé, âo quie clii refredon ? Et pu stisse que sè desâi :

Au doux bocage,
Charmant feuillage...

Et pu :

A la grande perche
Pour abatte les noix,
Si j'étais malhonnête,
Je m'y ferais connaître, etc.

Et pu dâi dhibanne d'auto. Crènom ! quin plliési on avâi ! Et que l'ètai bin plliè honîto que cein que lè craset d'ora vo brâmant. Tot cein que sâvant l'è :

Ah ! Viens poupoule, viens !

Diabe vo poupoule-te pas la tîte ! allâ vo panâ, moquâo et mau l'èlèva que vo z'îte. Sant galé voutrè refredon âo dzo de vouâ ! Et voutrè dju : Ein a ion que vo z'appelâ *fou-de-balle*. L'è oncora biau clii l'affère : dâotrâi z'estafîe que l'ont met dâi tsausse que l'ant on canon d'onna sorta et on canon de l'auto, et pu que baillant dâi coups de pî en veux-tu, en voillâ ! à onna grocha pauma que sè met adan à châota, à s'einbonma, à tracî, à drâite, à gautse, tandu que on moui de tabornîo sè mettant à lâi corre aprî, tsacon po lâi fote sa ramenâie avoué sa choqua. N'è-te pas lè bourrisquo que baillant dinse dâi coups de pî, que piatant. qu'ègravatant et que dzevantant ? L'appelant cein lo progrès, cliiau mele-bâgro ! Por quand à mè, vo prometto que se dèvessè fère à clii *fou-de-balle* avoué clii que l'a einveinta, l'arâi mon premi coup de choquâ à cein qu'on met su onna chòla quand lè qu'on vâo se setâ.

MARC A LOUIS.

On verra bien.

Un riche est à l'agonie.

— Croyez-vous, mon cher abbé, demande-t-il à l'ecclésiastique qui l'assiste à ce moment suprême, croyez-vous que si je faisais don de dix mille francs à l'église de la paroisse, mon âme serait sauvée ?

L'ecclésiastique se gratte la tête d'un air embarrassé.

— Je ne pourrais pas vous assurer la chose, mais en tout cas, ça vaut bien la peine d'essayer.

On ne bat pas pour les absents.

Au temps des commis d'exercice.

Un dimanche matin, sur la place d'armes, le commis attendait impatiemment ses hommes pour commencer l'exercice.

— Hé, tambou, y te faut battre le rappet.

— Y nous faut attendre enco un moment, commis ; quand même, y ne sont pas encore tous là.

Rien ne presse.

Un célibataire, fatigué d'une ennuyeuse solitude, songeait au mariage. Aimant beaucoup les enfants, il se réjouissait à l'idée de voir de jolis chérubins, tout roses, l'accueillir au logis de leurs sourires et de leurs caresses.

D'autre part, il avait contracté certaines habitudes d'indépendance qu'il lui coûtait fort d'abandonner ; aussi diffèrait-il de jour en jour sa résolution.

Un soir qu'il devisait au coin du feu avec un médecin de ses amis :

— Dis-moi, mon cher, lui demande-t-il brusquement, jusqu'à quel âge peut-on espérer fonder une famille ? Par exemple un homme de soixante ans, qui épouse une jeune femme, a-t-il encore quelque espoir d'aller à baptême ?

— Quelquefois.

— Et à soixante-dix ans ?

— Toujours.

Précaution.

On parlait du crime de Virieu et l'on rappelait, à ce propos, les divers meurtres commis, ces dernières années, dans les chemins de fer.

— Oh ! moi, dit un monsieur que ses affaires obligent à de fréquents voyages, je ne me mets jamais en route sans avoir placé un revolver au fond de ma valise.

Le petit Paul.

Un garçonnet, en visite avec sa mère chez une amie, regardait avec convoitise une délicieuse bonbonnière d'écaïlle, montée en or et pleine de pastilles, placée sur une console.

La maîtresse de la maison voit la chose.

— Emmy, dit-elle à sa fille, donne donc cette bonbonnière au petit Paul.

— Oh ! merci bien, madame, fait celui-ci. Puis, après un silence : « Et les bonbons aussi ? »

Un homme de flair. — Dans une réunion politique, un orateur nasillard monte à la tribune et dit :

— Je vais vous parler de la démocratie, du bonheur du peuple, de l'imprévoyance du gouvernement...

— Et du nez, ajoute un auditeur.

Le monde à l'envers.

On dit souvent : « Il aimait et il fut payé de retour ! »

Quand donc dira-t-on : « Il payait et fut aimé de retour ? »

Un livre célèbre.

A la séance de proclamation des résultats des concours annuels de l'Université, M. le Dr Dind, recteur, a prononcé l'éloge de notre illustre compatriote, le Dr Tissot, auteur de l'« *Avis au peuple sur sa santé* », ouvrage qui parut, pour la première fois, en 1761, qui eut une vogue immense et fut traduit dans toutes les langues. La noblesse de caractère de Tissot égalait, on le sait, l'étendue de sa science.

Voici le début de la préface du livre de Tissot :

Si c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en aurait quelquefois davantage à n'en rien dire ; et l'accueil qu'on a fait à l'AVIS AU PEUPLE a été tel qu'on aurait droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au-dessus, si je paraissais ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du Peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il pèrit misérablement par la disette de secours utiles et la multitude de fausses directions, mon seul but, en écrivant, était de prévenir une partie de ces malheurs.

✱

Et maintenant, encore une citation. Tissot parle de la diminution de la population, consta-